3 1761 06632895 6

BRIEF

PQA

0009285

M. FRANÇOIS,

OU

CHACUN SA MANIE,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. FRANCIS, THÉAULON ET DARTOIS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 9 Mai 1826.

PARIS,

CHEZ { J.-N. BARBA, ÉDITEUR, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français. Et DUVERNOIS, Libraire, cour des Fontaines, passage d'Henri IV.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE	M. CAZOT.
LA COMTESSE	Mme. FERVILLE.
M. FRANÇOIS.	M. LEPEINTRE.
Mme. FRANÇOIS	Mme. BAROYER.
BLAIREAU	M. PAUL.
JULIENNE	Mlle. CAROLINE MELVAL.

La Scène se passe à quelques lieues de Paris.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

M. FRANÇOIS,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une place de village. A droite la grille du château du comte ; à gauche la maison de M. François, et sur le devant, près de la maison, une table et un banc sous une tonnelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

Eh bien ! ma chère amie, avez-vous fait tous vos préparatifs ; songez que notre réunion de ce soir sera des plus brillantes.... Tous nos convives arrivent de Paris pour faire connaissance avec ce château, dont j'ai fait nouvellement l'acquisition.

LA COMTESSE.

Notre fête sera charmante, un véritable *roolt*. Il ne me reste plus que quelques invitations indispensables dans le voisinage.

LE COMTE.

C'est très-bien. (*En riant.*) Ces bons campagnards seront perdus dans la foule.

LA COMTESSE.

Une seule chose m'embarrasse ; nous allons avoir beaucoup de monde, et nous n'avons plus pour tout ordonner ce serviteur intelligent et fidèle.

LE COMTE.

Dumont !... C'est vrai.... c'était un excellent valet-de-chambre, mais il a voulu nous quitter, s'établir....

LA COMTESSE.

Et se faire servir à son tour.

Air : *Vaud. de la Somnambule.*

On ne peut plus se reconnaître,
Et dans le monde maintenant,
Chaque valet prétend devenir maître.

LE COMTE.

Ils y parviennent fort souvent.
Que de pauvres diables naguère
Qu'on voit briller dans des chars élégans.
Presque toujours c'est en montant derrière,
Qu'ils ont fini par se trouver dedans.

LA COMTESSE.

Mais, comment allons-nous faire?

LE COMTE.

Tranquillisez-vous, j'ai songé à tout.... et je me suis adressé à M. François, notre voisin, qui m'a promis de me trouver quelqu'un pour aujourd'hui.

LA COMTESSE.

A propos de M. François, j'aurais presque envie de prier sa femme à notre fête de ce soir.

LE COMTE, *riant.*

Faites comme vous voudrez.... Madame François est un peu revèche, un peu médisante.

LA COMTESSE.

C'est, en un mot, une assez méchante langue.

LE COMTE.

Oui, mais son mari est électeur, et c'est un excellent homme avec lequel j'aime beaucoup à causer économie domestique... il a des notions extrêmement étendues sur ce chapitre... Nous chassons ensemble quelquefois... alors, il n'est pas d'attention qu'il n'ait pour moi... Au lieu de poursuivre le gibier, tout son plaisir semble se borner à lancer mes chiens, à battre le taillis, à tenir mon cheval, à charger mon fusil, et cela avec un empressement, une adresse... En vérité il aurait été piqueur ou valet-de-chambre, toute sa vie qu'il ne ferait pas mieux.

LA COMTESSE.

C'est apparemment un de ces hommes, qui, par désœuvrement, aiment à se mêler de tout.

LE COMTE.

On en voit beaucoup comme cela... Mais enfin il m'est utile.

LA COMTESSE.

Et sa femme aussi... car elle m'amuse avec ses prétentions ridicules et son caquetage de commère ; avec elle, en une demi-heure, je sais tout ce qui se passe dans l'arrondissement, et je l'inviterai, ainsi que la femme du docteur et la sœur du notaire... ne fût-ce que pour nous égayer par quelques tournures de province.

LE COMTE.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Je m'en rapporte à ta prudence,
Dirige tout jusqu'à demain ;
Mais songe qu'à la contredanse,
Chacun doit se donner la main.

LA COMTESSE.

Ah ! quel plaisir ce soir pour nous s'apprête !
Nous aurons bal, concert, spectacle, jeux.

LE COMTE.

Et pour finir plus noblement la fête,
Nous souscrirons pour les Grecs malheureux.

ENSEMBLE.

Il s'en / Je m'en rapporte à ma / ta prudence,
Dirige tout / Je commande jusqu'à demain;
Mais songe / Et je sais qu'à la contredanse
Chacun doit se donner la main.

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.*

Allons, allons, notre fête sera charmante... Point d'étiquette... Des violons pour les dames, des tables d'écarté pour les danseurs, du Champagne pour les propriétaires, et des truffes pour tout le monde... Avec cela on ne peut pas manquer d'amis.

Mme FRANÇOIS, *dans la maison.*

Fanchon ! Fanchon !

LE COMTE.

Je crois que j'entends madame François.

SCÈNE III.

LE COMTE, Mme FRANÇOIS.

Mme FRANÇOIS. *Elle sort de chez elle en grondant, sans voir le comte.*

Fanchon !.. Où est donc cette péronnelle? Fanchon ! Ah ! qu'on est mal servi par les domestiques d'à présent. (*Apercevant le comte*). Ah ! Monsieur le comte, j'ai bien l'honneur... (*Elle fait une révérence prétentieuse*).

LE COMTE.

Bonjour, ma voisine... Bonjour ; et ce cher monsieur François, comment se porte-t-il?

Mme FRANÇOIS.

Comme un homme qui est à son aise, c'est-à-dire bien.

LE COMTE.

Est-il chez lui ?

Mme FRANÇOIS.

Non, monsieur le comte, il se promène... Quand on est riche, on n'a qu'à se donner du bon temps... c'est bien commode... Mais si monsieur le comte voulait me dire...

LE COMTE.

Voici le but de ma visite... J'ai fait part à votre mari de la nécessité où je suis de remplacer le valet-de-chambre qui m'a quitté dernièrement, et il m'a parlé d'un jeune homme...

Mme FRANÇOIS, *vivement.*

Le voilà bien... toujours prêt à s'intéresser au premier venu, et à se mêler des affaires des autres ; mais mon mari ne fréquente pas ces sortes de gens, dieu merci... M. François est trop bien éduqué pour cela.

LE COMTE, *riant.*

Je crois que M. François a été fort bien éduqué...

Cependant il m'a promis qu'aujourd'hui, au plus tard, il me présenterait quelqu'un dont il me répondrait.

Mme FRANÇOIS.

Dont il vous répondrait?.. Eh bien! voilà comme on risque de se compromettre.

Air : *Vaudeville de Turenne.*

Pour moi franchement je m'étonne,
Que l'on cherche à placer quelqu'un,
On ne peut plus répondre de personne,
Et mon mari n'a pas le sens commun.
Combien de gens que l'on dit sans reproches,
Dans leurs places, matin et soir,
Au lieu de remplir leur devoir,
Ne songent qu'à remplir leurs poches.

Ainsi, M. le comte, vous pouvez chercher un valet ailleurs... M. François ne tiendra pas la parole qu'il vous a donnée.

LE COMTE.

Permettez-moi d'avoir plus de confiance en lui... c'est qu'il me mettrait dans un grand embarras!.. Dites-lui, je vous prie, que je compte sur la promesse qu'il m'a faite, et que je l'attends... Adieu, madame François. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Mme FRANÇOIS, *seule.*

Quel homme! quel homme! que ce M. François... Impossible de le faire renoncer à ses vieilles liaisons et à ses anciennes habitudes! Chercher un valet-de-chambre pour M. le comte... Il a manigancé tout cela en cachette... Ah! le voilà.

SCÈNE V.

Mme FRANÇOIS, M. FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *de mauvaise humeur.*

Air : *Faut d' la vertu.*

On ne peut pas vivre comm' ça
Faut espérer qu' ça finira.

J' suis un rich' propriétaire,
On me sert au gré de mes vœux,
Tout le jour je n'ai rien à faire,
Je mange et bois tant que je veux.

On ne peut pas, etc.

L' matin mon sommeil se prolonge
Et j' fais des rêves pleins d'appas,
J' verrais toujours l' bonheur en songe,
Si ma femm' ne m' réveillait pas.

On ne peut pas, etc.

Plus de sonnette qui m'appelle
Aucune crainte sur mon sort,
Point de maître qui me querelle,
Enfin je suis un homme mort.

On ne peut pas, etc.

Pas la plus légère incartade,
On vante même mes vertus,
Et pour peu que je sois malade
Le médecin ne me quitte plus.

On ne peut pas, etc.

Mme FRANÇOIS.

Ah! voilà votre refrain accoutumé!.. N'êtes-vous pas bien à plaindre?.. Quoi, vous n'étiez que simple valet-de-chambre d'un marquis, je deviens veuve d'un gros négociant.

FRANÇOIS.

C'est-à-dire d'un marchand de vin à l'enseigne des barreaux verts, à Bercy, sur le bord de l'eau.

Mme FRANÇOIS.

Sur les bords de l'eau... c'était là son entrepôt, et il n'y restait que pour son agrément... Enfin je vous épouse... je fais votre fortune... Nous venons vivre ici comme de vrais seigneurs, et vous regrettez votre premier état.

FRANÇOIS.

Moi!.. le regretter... Non, je ne le regrette pas... mais il me manque... Que veux-tu, ma femme... j'ai été élevé

dans le service, comme mon père, comme mon grand père... comme mon bisaïeul et tous mes aïeux.

Mme FRANÇOIS.

Air : *Voilà la jeunesse.*

De commander fais-toi donc une étude,

FRANÇOIS.

Dans le service j'ai vieilli.

Mad. FRANÇOIS.

Tu dois changer à présent d'habitude,

FRANÇOIS.

Il est trop tard, j'ai pris mon pli.
A quelque maître exigeant et sévère,
Vouloir maint'nant me faire ressembler,
Ça s'rait vouloir arrêter le tonnerre
Ou bien vouloir t'empêcher de parler.

Mme FRANÇOIS.

Allez, vous n'avez pas d'cœur, et l'on vous prendrait pour un fou.

FRANÇOIS.

Oui, des imbécilles... Savent-ils seulement ce que c'est que le service d'une grande maison ? Ont-ils assez le sentiment d'eux-mêmes pour concevoir le plaisir d'appartenir à un seigneur... à un marquis... à un duc... d'être de planton à l'antichambre... d'annoncer de grands noms... de vivre au milieu de tout çà ?

Mme FRANÇOIS.

Je suis de ces imbécilles-là, moi.

FRANÇOIS.

Toi, ma femme... tu n'y entends rien... Tu as été élevée à servir des ouvriers, de petites gens qui venaient le dimanche aux barreaux verts.

Mme FRANÇOIS, *vivement.*

J'ai servi qui j'ai voulu... cela ne regarde personne... mais je n'ai jamais vendu un verre de vin frelaté, Dieu merci... Ainsi notre fortune est bien acquise ! nous avons de quoi briller, nous élever, et nous devons nous persuader que nous sommes grands, en oubliant que nous avons été petits... Pour moi, je ne me changerais pas pour une duchesse.

FRANÇOIS.

Ah ! voilà de la politique...

Mme FRANÇOIS.

Enfin, vous aimez à être gêné, voilà le mot.

FRANÇOIS.

Moi !.. c'est qu'au contraire, le service ne m'a jamais gêné... je me levais de bonne heure, et je me couchais tard, sans que cela me contrariât en rien. Tous les matins je faisais le cabinet de mon maître, et j'attendais qu'il onnât pour l'aider à sortir du lit... Je lui servais son c ocolat, et j'allais déjeûner à mon tour, en attendant ses ordres... Souvent il me dérangeait pour me demander son journal qu'il avait à côté de lui, ou pour lui chercher son mouchoir qui était dans sa poche... Le reste de la journée je pouvais faire tout ce que je voulais, pourvu que je fusse toujours là pour annoncer ou pour porter quelque message... et puis, quel agrément ! Il lui est arrivé de me dire cent fois tout franchement, comme s'il parlait à un ami, à son égal : « François, quel temps fait-il ? » Et en me frappant sur l'épaule : « François, tu es un heureux coquin, tu mériterais cent coups de bâton... » Et mille autres choses aussi flatteuses.

Mme FRANÇOIS.

Oui, c'est bien flatteur !.. Eh ! qu'aviez-vous besoin de promettre à M. le comte de lui procurer un domestique. Où le trouverez-vous ?.. Vous allez donc lui manquer de parole ?

FRANÇOIS.

Cela ne m'est pas encore arrivé, et cela ne m'arrivera jamais, je l'espère... J'ai promis un valet-de-chambre à M. le comte, et il l'aura pour ce soir, car j'ai écrit à notre cousin Blaireau de Noyon, et je l'attends.

Mme FRANÇOIS

Qu'entends-je ? vous avez écrit à votre parent... Vous voulez placer votre parent chez M. le comte... chez notre voisin... Cela ne sera pas... je ne le souffrirai pas.

FRANÇOIS.

Mais, songe donc que c'est une excellente maison.

Mme FRANÇOIS.

Excellente, tant que vous voudrez, mais je ne veux pas qu'un domestique de M. le comte puisse m'appeler sa cousine, et si jamais Blaireau met le pied dans ce village...

(*On entend chanter dans la coulisse.*)

FRANÇOIS.

Je crois justement que le voici.

Mme FRANÇOIS.

J'étouffe de colère. (*Elle veut rentrer.*)

FRANÇOIS.

Ecoute donc! écoute donc! (*Il suit sa femme et reste sur le pas de la porte.*)

SCÈNE VI.

Les Mêmes, BLAIREAU.

Il est en villageois qui voyage; il porte sa canne sur son épaule, un paquet est au bout.

BLAIREAU.

Air nouveau de M. Blanchard.

On sait les pein's que l'amour cause,
En y songeant on s'dit tout bas:
Les femmes, ça n'est pas grand chose,
On croit que l' cœur ne boug'ra pas,
Mais que l'on rencontre, morguienne,
Un' fillette comme Julienne,
On la r'garde, on lui prend la main,
On la presse et v'là l' cœur soudain,
En route (*bis*) v'là comme on fait son chemin.

Second couplet.

Pour s'enrichir, chose commune,
C'est à Paris que tout l' mond' court,
Mais dans c'te ville pour fair' fortune,
Maint'nant chacun prend le plus court.
La rente offre une grand' ressource,
On risque deux ou trois coups de bourse,

Et si l'on n' fait pas sa main,
Pour la Belgique le lend'main,
En route (*bis*) v'là comme on fait son chemin.

FRANÇOIS, *s'avançant.*

Te voilà, Blaireau !

BLAIREAU, *lui sautant au cou.*

Ah! oui que c'est moi, bonjour, cousin, (*à Mme François*) bonjour, cousine, (*à François*) vous permettez, cousin, il n'y a plus de danger maintenant, (*il embrasse Mme François*)

Mme FRANÇOIS, *brusquement.*

Que viens-tu faire dans ce pays, mauvais sujet ?

BLAIREAU.

Dam! je n'suis pas v'nu tout à fait exprès pour vous embrasser... demandez au cousin, c'est lui qui m'a écrit.

Mme FRANÇOIS.

Je le sais... je le sais... ce qu'il t'a écrit..., et tu as pu consentir à ce qu'il te propose ? et tu peux te mettre en maison... toi, le fils d'un brave laboureur, qui avait été dans les gardes.

BLAIREAU.

Oui, dans les gardes... champêtres, ça prouve qu'il avait servi aussi, lui, et puis je suis mon maître... mais allons au plus pressé... parlez-moi de Julienne.

Mme FRANÇOIS.

Est-ce que tu l'aimes toujours, Julienne?

BLAIREAU.

Tiens, est-ce que les Picards n'aiment par toujours ?

Air : *Ah ! si madame me voyait.*

Femmes qui voulez des amans,
Qui vous chériss'nt toute la vie,
Il faut aimer en Picardie,
Car en fait d'amour, de sermens,
Les Picards n' sont pas des Normands.
C'est là qu' les homm's respectent les belles,
C'est là, qu' les maris confiants,
Croyent toutes les femmes fidèles.
Ah! qu' les Picards sont bons enfans!

Mme FRANÇOIS.

As-tu déjeûné ?...

BLAIREAU.

Rien qu'une fois, et si vous aviez quelque chose par aventure.

FRANÇOIS.

Femme !... envoye-nous à déjeuner ici, sous ce grand arbre... l'air donne de l'appétit.

BLAIREAU.

Oh ! j'ai pas besoin d'air, moi j'ai des réparations à faire dans l'intérieur.

Mme FRANÇOIS.

Monsieur François... qu'est-ce que vous venez donc de dire ! vous m'avez commandé, je crois.

FRANÇOIS.

Moi, je n'y ai pas songé.

Mme FRANÇOIS.

Si fait, vous avez dit : envoye-moi... je ne suis pas votre servante.

FRANÇOIS.

A qui le dis-tu ?

Mme FRANÇOIS.

Il faut dire : faites-moi le plaisir... et je vous ferai ce plaisir, si ça me fait plaisir.

FRANÇOIS.

C'est juste ; alors fais-moi le plaisir d'envoyer la servante pour servir Blaireau.

Mme FRANÇOIS.

Elle est sortie.

FRANÇOIS.

Bon ! je vais le servir moi-même.

Mme FRANÇOIS.

Ce serait beau vraiment ! un propriétaire... je vais vous envoyer Julienne... ça ne tire pas à conséquence. (*Elle rentre.*)

SCÈNE VII.

FRANÇOIS, BLAIREAU.

FRANÇOIS.

On ne peut rien faire avec cette femme-là. Ah ! çà

aussitôt ton déjeûner, je te conduirai chez M. le comte.

BLAIREAU.

Ah ! non, cousin... il faut d'abord que j'aille chez le Notaire qui m'a fait écrire une lettre très pressée, pour que je vienne lui parler ; je ne sais pas ce qu'il me veut, mais il paraît qu'il a bien envie de me voir, car il m'appelle dans sa lettre, son cher ami, et je ne l'ai jamais vu... vous m'direz que les Notaires sont les amis de tout le monde, surtout des gens qui s'marient ; il veut p'têtre faire mon contrat de mariage.

JULIENNE, *dans la coulisse.*

J'y vas, ma tante.

BLAIREAU.

Ah ! j'entends !... c'est elle... sa voix m'coupe la parole.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, JULIENNE. *Elle arrive avec un panier et des provisions.*

JULIENNE.

Air *du Concert à la cour.*

Quoi, c'est toi !

BLAIREAU.

Oui, c'est moi...

ENSEMBLE.

Plaisir extrême !
J' te revoi,
Celle / Celui que j'aime
Est devant moi.

JULIENNE.

Ah ! que ça me fait de bien !...

BLAIREAU.

Crois-tu que ça me fait du mal...

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! comm' c'est ça.

JULIENNE.

Tous mes sens sont émus,
Je n' peux plus t'nir en place.

BLAIREAU.

Et moi donc, j' n'y tiens plus,
Il faut que je t'embrasse.

Il va pour l'embrasser elle lui montre son oncle.

Ah! c'est vrai... il y a quelqu'un, vous permettez, cousin? (*il l'embrasse.*)

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! comm' c'est çà.

FRANÇOIS.

Ah! çà... assez d'amour comme ça.

BLAIREAU.

Je l'crois ben... vous qu'êtes marié... vous dites toujours: assez d'amour... mais nous.

JULIENNE.

Oui, nous, qui sommes en attendant.

FRANÇOIS.

Eh bien... il faut attendre.

BLAIREAU.

C'est qu'c'est vexant d'attendre l'bonheur quand on l'a sous la main, (*il prend le bras de Julienne*) vous comprenez?...

JULIENNE.

Et surtout quand l'bonheur ne demande qu'à se laisser prendre, (*bas à Blaireau*) vous entendez.

BLAIREAU.

J'suis Picard.

FRANÇOIS.

Allons, mademoiselle, rentrez, il faut que je parle à Blaireau.

JULIENNE.

Mais il faut que je lui parle aussi, mon oncle.

Mme FRANÇOIS, *dans la maison.*

Julienne! Julienne!

FRANÇOIS.

Air : *Entends-tu le bal qui commence.*

Entends-tu ma femme qui t'appelle,
Allons, allons, quitte ces lieux...

JULIENNE.

Il faut toujours, peine cruelle,
Qu'on dérange les amoureux.

FRANÇOIS.

Allons déjeûner, le tems presse.

BLAIREAU.

Près de Julienne, en vérité,
Je n' me nourris que de tendresse.

JULIENNE *qui mettait le couvert.*

Tiens, mange toujours ce pâté.

ENSEMBLE.

FRANÇOIS.

Entends-tu ma femme qui t'appelle
Allons, allons, quitte ces lieux.
Il ne faut pas qu'une demoiselle,
Reste auprès de son amoureux.

BLAIZEAU ET JULIENNE.

Que hélas $\begin{matrix} \text{ta} \\ \text{ma} \end{matrix}$ tante $\begin{matrix} \text{t'} \\ \text{m'} \end{matrix}$appèle

$\begin{matrix} \text{Tu} \\ \text{Je} \end{matrix}$ dois hélas ! quitter ces lieux.

Il faut toujours, peine cruelle,
Qu'on dérange les amoureux.

(*Julienne rentre*).

SCÈNE IX.

FRANÇOIS ET BLAIREAU.

BLAIREAU, *se mettant à table.*

Voyons, dépêchons un peu...

FRANÇOIS.

Un moment.

BLAIREAU.

Encore... C'est que maintenant qu'Julienne n'est plus là... mon estomac crie en diable.

FRANÇOIS.

Tu seras le mari de Julienne... mais avant tout, il faut que tu fasses ce que je te dirai.

BLAIREAU.

Vous n'avez qu'à dire ?

FRANÇOIS.

Te voilà dans une belle passe, mon cher Blaireau, tu es sur le pavé et tu peux te choisir un maître... le cœur me bat quand je pense à une situation si belle... mais déjeune, mon garçon... tandis que je vais te donner une leçon de service pour que tu n'aies pas l'air d'un ahurie, quand tu serviras demain, le déjeuner de M. le comte.

BLAIREAU.

C'est juste, cousin, (*il va pour se mettre à déjeuner, François enlève le pâté.*) Eh bien, vous m'emportez mon déjeûner, cousin.

FRANÇOIS.

Non, laisse faire... et regarde-moi bien... tu es mon maître pour le quart-d'heure. (*il pose le pâté sur la table, prend une assiette, et une serviette sous le bras et dit d'un ton grave.*) Monsieur est servi.

BLAIREAU.

Que faut-il que je fasse ?

FRANÇOIS.

Mets-toi à table sans me répondre.. sans tant seulement faire attention à moi.. et regarde-moi bien.

BLAIREAU.

Ah! ça, vous m'dites de vous r'garder et de ne pas faire attention à vous... entendez-vous, que faut-il que je vous dise?

FRANÇOIS.

Rien... fais-moi seulement un signe (*Blaireau lui montre le pâté.*) Bien... cela veut dire que je vous ouvre le pâté.

BLAIREAU.

Je l'ouvrirai bien moi-même.

FRANÇOIS, *ouvrant le pâté.*

Remarque bien, comme je m'y prends.

BLAIREAU.

C'est bon, c'est bon, pas tant de façons... Je meurs de faim.

FRANÇOIS.

Maintenant prends ce que tu voudras et dis-moi quelque chose.

BLAIREAU.

J'vas vous dire queuqu'chose. (*Il mange vivement.*) Croiriez-vous que j'n'ai pas mangé depuis sept heures du matin.

FRANÇOIS.

Ce n'est pas ça... parle-moi de quelque chose qui t'intéresse.

BLAIREAU.

Tiens, ça m'intéresse beaucoup d'manger, quand j'ai faim surtout... mais puisque vous voulez autre chose, j'veux bien.... Ah! cousin? que Julienne est gentille...

FRANÇOIS.

Bien!... très-bien! il est censé que tu me parles d'une danseuse de l'Opéra.

BLAIREAU, *mangeant.*

Non, c'est d'vot' nièce, d'ma cousine, d'celle qui m'a donné son cœur. (*à part.*) C'est tendre comm' du poulet... quoi...

FRANÇOIS.

C'est sans doute une nouvelle connaissance qui a eu l'honneur de plaire à monsieur le comte?

BLAIREAU.

Comment!... Julienne plaît à un comte?

FRANÇOIS.

Mais non... c'est une frime. Je te fais jouer le rôle du comte.

BLAIREAU.

Ah! c'est que j'n'y trouverais pas mon compte, moi!

FRANÇOIS.

Et moi, je fais le valet de chambre pour te mettre au fait du service.

BLAIREAU.

Ah! je comprends.

FRANÇOIS.

C'est bien heureux ! vois-tu, quand les maîtres en viennent à nous parler de leurs intrigues de femmes, nous pouvons nous mettre à notre aise et répondre plus familièrement.

BLAIREAU.

Ah ! tant mieux !.. parlons donc de Julienne... et mettons-nous à notre aise...

FRANÇOIS.

Je vois que monsieur le comte prend un grand intérêt à cette jeune personne.....

BLAIREAU.

Je n'veux pas que monsieur le comte prenne intérêt à Julienne.

FRANÇOIS.

Julienne te tient donc bien au cœur?

BLAIREAU.

Ah ! j'vous en réponds... ça me tient au cœur.... à la tête.....

FRANÇOIS.

En ce cas, voilà mon dernier mot : je ne t'accorderai la main de Julienne qu'autant que tu auras une bonne maison, celle de monsieur le comte, par exemple.

BLAIREAU.

Pour épouser Julienne... je servirais le diable.

FRANÇOIS.

Je vais voir à quelle heure monsieur le comte pourra nous recevoir... attends-moi là.

BLAIREAU.

Dépêchez-vous, car le notaire m'attend.

SCÈNE X.

BLAIREAU, JULIENNE.

JULIENNE.

Ah ! vous voilà seul, mon cousin, je guettais le départ de mon oncle.

BLAIREAU.

Ma p'tite Julienne... ma bonne p'tite Julienne ! qu'tes donc jolie...

JULIENNE.

Mon pauvre Blaireau, tu es devenu un peu laid toi.... mais c'est égal, je ne t'en aime pas moins.

BLAIREAU.

T'as raison... car c'n'est pas ma faute.. .et si je pouvais me changer.

JULIENNE.

Ne change rien, va, un homme est toujours bien quand il est bon garçon.

BLAIREAU

Oh! pour c'qu'est d'ça... je suis excellent... aussi, au r'çu d'la lettre du cousin François, qui m'dit de v'nir te trouver, j'ai eu bientôt fait mon paquet.

JULIENNE.

Ah! Dieu! m'aime-t-il?

BLAIREAU.

Et dans la diligence, comme je m'impatientais.... j'aurais voulu battre le postillon.

JULIENNE.

M'aime-t-il?

BLAIREAU.

Et crever tous les cheveaux.

JULIENNE.

M'aime-t-il!.. m'aime-t-il?

Duo. (Contredanse nouvelle.)

ENSEMBLE.

Quel bon ménag' sera le nôtre!
Quels beaux r'jettons à naitr' sont prêts!
Ils sembl' vraiment que l'un pour l'autre
Nos pères nous aient faits tout exprès.

BLAIREAU.

Chacun d' nous au mieux est doté,
Si j' n'ai pas l' sou, t'as d' la richesse.

JULIENNE.

Si j' suis folle t'as d'la sagesse.

BLAIREAU.

Et si j' suis laid t'as d' la beauté.

ENSEMBLE.

Quel beau ménag', etc.

JULIENNE.

Je m' vois déjà mère,

BLAIREAU.

Et moi je m' vois père,

JULIENNE.

J' veux un' fill'...

BLAIREAU.

J' veux un garçon.

JULIENNE.

Soit garçon ou fille,
J' nous vois en famille.

BLAIREAU.

J' tâcherons tous deux d'avoir raison.

ENSEMBLE.

Quel beau ménag', etc.

(*ils s'embrassent.*)

SCÈNE XI.

Les mêmes, Mme FRANÇOIS.

Mme. FRANÇOIS.

Comment, Julienne, embrasser un homme?

JULIENNE.

Oh! ma tante, c'est lui qui m'embrasse... d'ailleurs, n'est-ce pas mon cousin?

Mme FRANÇOIS.

Et toi, Blaireau, il paraît que tu es décidé à ne pas servir, car si tu ne devais pas épouser ma nièce, tu ne l'embrasserais pas comme ça.

BLAIREAU.

Oh! j'n'irais pas si fort, mais c'est pour le bon motif et alors, (*il veut recommencer.*)

Mme FRANÇOIS.

Finiras-tu?

BLAIREAU.

C'est que je suis en train..... mais si je ne me mets pas au service, qu'est-ce que je vais faire de mes deux bras?

Mme FRANÇOIS.

Tu n'en feras rien du tout, comme les gens comme il

faut.... et nous t'aurons par nos protections une place dans l'octroi ou dans les canaux... Je sais bien que mon mari a d'autres idées, mais je commande ici... je suis la maîtresse.

BLAIREAU.

Je sais, je sais, cousine. On dit dans le village que c'est vous qui portez, comme on dit.....

Mme FRANÇOIS.

Qui t'a dit cela?

BLAIREAU.

C'est le tailleur, votre voisin.

JULIENNE.

Et il ne vous a pas trompé, mon cousin, il faut plutôt vous fier aux promesses de ma tante, qu'à celles de mon oncle....

BLAIREAU.

Il va pourtant venir me chercher pour me conduire chez monsieur le comte.

Mme FRANÇOIS.

Renonce donc à Julienne et à ton indépendance.

BLAIREAU.

Jamais.

Mme FRANÇOIS.

Mets-toi dans l'esclavage.

JULIENNE.

Vis dans la servitude.

Mme FRANÇOIS.

Et ne pense plus à elle.

BLAIREAU.

Impossible! vous ne voulez donc pas que j'y aille, (*à Julienne*) ni toi non plus?... bon, vous êtes deux... vous avez la majorité... et je vas aller chez le Notaire. (*il va pour sortir et rencontre François.*)

SCÈNE XII.

Les mêmes FRANÇOIS, *il tient sur son bras un habit de livrée.*

FRANÇOIS.

Ah! te voilà, mon garçon!.. viens, M. le comte est im-

patient de te voir ; Dieu de Dieu... es-tu assez heureux ! es-tu heureux ! il n'y a que des grands seigneurs dans la soirée de ce soir.

BLAIREAU, *embarrassé, à Juliette et à M^me^ François.* Soutenez-moi donc, vous autres.

FRANÇOIS.

Ah ! tu ne dis rien... que veux-tu dire ?

BLAIREAU.

Y me l'demande... est-ce que je le sais moi, c'que j'veux dire... ah ! voilà ; il faut que je me rende chez le Notaire... et puis, voyez-vous, l'esclavage, la servitude, le caractère de l'homme, l'indépendance de la liberté... avec ça que j'suis Picard... et qu'un Picard... Vot' femme vous dira le reste. (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE XIII.

FRANÇOIS, M^me^ FRANÇOIS, JULIENNE.

FRANÇOIS.

Eh ! bien, il s'en va... et M. le comte qui l'attend. Faire attendre un comte... est-ce qu'il se moque de moi... ou de lui... il me laisse avec sa place et son uniforme sur les bras... mais je vois que c'est toi, M^me^ François, qui veux le détourner d'entrer au service, tu veux le perdre, et lui faire manquer son bonheur.

Air *De l'Etude.*

Tu comprimes son caractère
En le détournant aujourd'hui,
Tu veux lui fermer la carrière.
Que je venais d'ouvrir pour lui.
Mais ma femm' tu seras punie,
Et pour mieux me venger de toi,
Ta nièc' rest'ra fill' tout' sa vie.

JULIENNE.

V'là la vengeanc' qui r'tombe sur moi.

Mais, mon oncle...

FRANÇOIS.

Je ne connais que la justice, moi... j'ai promis Blaireau à M. le comte, j'ai donné ma parole... il faut qu'il la

tienne... je cours le chercher jusques chez le Notaire avec cette livrée, et s'il refuse, je le poursuivrai jusques au bout du département.

Mme FRANÇOIS.

Alors vous ne risquez rien de courir... voilà votre passe-partout.

FRANÇOIS.

Mon passe-partout.

Mme FRANÇOIS.

Oui, Julienne et moi, nous sommes invitées à passer la soirée chez la Greffière, et comme je sais que vous n'aimez pas à fréquenter les gens comme il faut...

FRANÇOIS.

Oh! que si, j'aime les gens comme il faut, mais la Greffière a toujours chez elle son oncle le procureur, et les procureurs sont des gens comme il n'en faudrait pas. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XIV.

Mme FRANOÇIS, JULIENNE, ensuite LA COMTESSE.

JULIENNE.

Ah! ma tante! je crois que voici madame la Comtesse qui vient de ce côté.

Mme FRANÇOIS.

Rentrons!... je ne peux pas la souffrir avec son grand air de hauteur... et sa petite voix pateline... de tout le village, je n'aime que madame la Greffière... c'est une femme franche et sans façons, elle n'est pas fière celle-là... allons nous habiller.

LA COMTESSE, *entrant.*

Eh! bien, voisines... on dirait que vous me fuyez!

Mme FRANÇOIS, *revenant.*

Au contraire, madame (*à part*), elle m'appelle voisine, (*haut*) saluez donc, ma nièce.

LA COMTESSE.

Bonjour, Julienne!

JULIENNE, *faisant la révérence.*

Madame....

LA COMTESSE.

Savez-vous, voisine, que la voilà bonne à marier?

JULIENNE.

Ah! il y a déjà quelque tems que je suis bonne à ça!

LA COMTESSE.

Il faut qu'à nous deux, voisine, nous lui trouvions bientôt un mari.

JULIENNE.

Si madame la comtesse voulait, nous chercherions à nous trois, il serait plutôt trouvé, (*à part*) avec ça que je crois que je le tiens déjà.

LA COMTESSE.

Ah! ah! et bien... il faudra arranger cela, voisine... je veux aussi me mêler de cette affaire, car telle que vous me voyez, je suis une véritable commère de village.

Mme FRANÇOIS, *bas à Julienne.*

Cette femme est charmante, (*haut*) alors, ma voisine, il faudra que nous causions sur cette affaire.

LA COMTESSE.

Quand vous voudrez, voisine... à propos, que faites vous ce soir?

JULIENNE.

Nous sommes invitées à la soirée de madame la Greffière.

LA COMTESSE.

Voilà qui me contrarie, voisine... car je venais vous prier vous et Julienne, à la fête que je donne ce soir.

Mme FRANÇOIS.

Vous venez nous inviter, vous, madame la comtesse!

LA COMTESSE.

Laissez donc là ce titre, madame François... je ne suis que votre voisine...

Mme FRANÇOIS, *bas à Julienne.*

Mais elle est excellente cette comtesse-là?...

JULIENNE, *de même.*

Elle est bonne comme tout...

LA COMTESSE, *qui pendant cet à parté a remonté la scène.*

Je vois déjà des voitures dans l'avenue du château; je vous quitte, voisine... et puisque vous êtes engagée!...

Mme FRANÇOIS.

Nous sommes engagées, c'est vrai... mais, madame la comtesse, nous savons tout ce que nous devons d'égards à une aimable voisine comme vous... et nous acceptons votre invitation.

LA COMTESSE, *souriant.*

Mais si vous alliez vous brouiller avec madame la Greffière...

Mme FRANÇOIS.

Cela m'est bien égal, je vous assure... avec ça que madame la greffière est une béguenle qui se donne des airs de grandeurs, et puis qu'est-ce qu'on voit après tout dans ses soirées ?.. des petits bourgeois, des gens de rien, dont la plupart n'ont que des dettes, et des dettes criardes encore... Un monsieur Daneban, adjoint du Maire, soi disant propriétaire, qui a tous ses immeubles hypothéqués et qui vient de faire couper ses bois, pour avoir un cachemire à sa femme.

JULIENNE.

Ma tante !...

Mme FRANÇOIS.

Une madame St. Germain, coquette de quarnate-six ans, qui se croit quelque chose, parce qu'elle avait épousé un quartier-maître des vétérans, qu'elle n'a jamais pu faire remettre en activité.

JULIENNE.

Mais, ma tante.

Mme FRANÇOIS.

Un jeune employé dans les tabacs, qui ferait les yeux doux à la greffière, s'il n'avait pas le désagrément d'être borgne... cinq ou six perruques du village, qui ressemblent au gazon fané de la place du marché ; un Notaire qui est bègue, un Greffier qui est sourd, et un médecin qui tousse, qui tousse...

LA COMTESSE.

Assez, assez... madame François, votre esprit piquant, mais aimable, me retiendrait trop long-tems, (*à part*) ah ! la méchante femme !

Mme FRANÇOIS.

Au lieu que chez vous, madame la comtesse, on est bien sûr de trouver une société choisie...

LA COMTESSE.

C'est pour cela que j'ai voulu vous avoir... à ce soir, à huit heures.

Mme FRANÇOIS.

Pas plus tard.

LA COMTESSE.

Pas plus tôt.

Mme FRANÇOIS.

Vous êtes trop polie !...

LA COMTESSE.

D'ailleurs je vous enverrai chercher par un de mes gens. Au revoir, ma voisine. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

Mme FRANÇOIS, JULIENNE.

Mme FRANÇOIS.

Nous entrerons au château conduites par un de ses gens quel honneur !... vois-tu, Julienne, la considération dont nous jouissons.

JULIENNE.

On n'a pas invité mon oncle.

Mme FRANÇOIS.

On s'en serait bien gardé... il a des idées si rétrécies, si petites, si mesquines... heureusement, il n'est pas ici, il nous croit chez la greffière, et ne saura qu'à notre retour, que nous avons été à la fête du château ; si ça pouvait lui donner un peu d'orgueil... Allons vîte nous habiller... je suis d'une joie... la fierté, vois-tu, Julienne, ça fait du bien... et il y a des gens à qui ça va fort bien... à nous, par exemple, à nous... à madame la comtesse... tandis que ça va fort mal à madame la receveuse, à la femme de l'adjoint et surtout à madame la greffière... Je ne peux pas la sentir cette femme-là.

Air : *à la Mairie.*

J'en perds la tête,
A cette fête,
Avec plaisir
On me voit accourir.

Dans ce beau monde,
Sans qu'on me fronde,
J' veux fair' voir
Ce que je puis valoir.
Pour nous parer, allons, vîte à l'ouvrage,
Pour plaire encor et pour paraître bien,
Je veux cacher vingt-cinq ans de mon âge.

JULIENNE.

Moi grâce au ciel je ne cacherai rien.

ENSEMBLE.

J'en perds la tête, etc.

(*Elles rentrent.*)

SCÈNE XVI.

FRANOÇIS, *arrivant furieux.*

L'insolent!... me jetter au nez la porte du Notaire sans même vouloir me répondre... qu'il vienne me demander Julienne... ah! monsieur refuse la place que je lui ai procurée... une place superbe, une véritable sinécure, il n'y a que six heures de service par jour... Dieu! si j'avais commencé comme cela moi, moi... qui aimais mon état avec passion.

Rondeau (de M. Lerond, d'Avis au Public.)

Vive le service!
C'est un vrai délice!
Ce n'est qu'à l'office
Que l'on sait jouir!
Pein', plaisir, dépense,
Là, tout se compense,
Et chacun ne pense
Qu'à se réjouir!
Ah! qu'un autre, pour être
Maitre,
Soir et matin,
Se donne du chagrin;
Moi, j' voudrais ne jamais paraître
Sous l'habit de maitre (*bis*)
Pour commander,
Réprimander,

J' sens qu'en effet,
Je n' suis pas fait.
Mais on sait tout c' que vaut
Un valet comme il faut.
Pendant trente ans d'éclat,
Mon nom, dans cet état,
Ne reçut nul échec,
Ah ! faut-il donc avec
Un talent aussi beau,
Garder l'incognito.

— François, me dira-t-on, je pense,
Vous aimez trop l'obéissance !
— Oui, Messieurs, c'est là mon plaisir,
Chacun est maître d'obéir.
— François, votre maître est un diable,
Monsieur, moi, j' trouv' le diable aimable.
— Mais, François, il vous renverra.
Je m'en irai quand il voudra ; (*bis.*)
— N'est pas placé qui veut,
Des places il en pleut...
Dans un cas semblable,
On prend celle qu'on peut.
— Mais s'rez-vous bien là ?
J' suis bien où je demeure,
La place qu'on a,
Voilà la meilleure... (*bis.*)
Vive le service, etc.

— Mais un jour vous serez mari,
— Votre femme, jeune et novice,
— Pour que monsieur soit mieux servi,
— Viendra partager le service...
— Monsieur à chaque instant,
— Lui dira : mon enfant,
— Ton mari n'est pas là,
— Apporte-moi cela
— Fais ceci, fais cela.

Eh bien ! Messieurs, est-ce que ma femme n'est pas au service comme moi... oui, mais ? Allons donc, et puis d'ailleurs,

Vive le service, etc.

SCÈNE XVII.

FRANÇOIS, LE COMTE.

LE COMTE, *vivement.*

Ah! monsieur François, je vous cherchais! Eh bien! votre jeune homme est-il arrivé?

FRANÇOIS, *embarrassé.*

Mon jeune homme!.. Oui, M. le comte, il est arrivé. (*A part.*) Comment lui avouer...

LE COMTE.

Vous êtes un homme de parole... Je suis sûr qu'il mérite le bien que vous m'en avez dit... et je suis impatient de le voir.

FRANÇOIS, *à part.*

Moi, je voudrais le voir à tous les diables...

LE COMTE.

Il va entrer en fonctions à l'instant même, et pour son coup d'essai, il faut qu'il se distingue... car j'attends une société aussi brillante que nombreuse. Je n'ai que des gens de cour.

FRANÇOIS, *à part.*

Des gens de cour!.. Indigne cousin!

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien! mon ami, tous nos convives arrivent, et ce valet que monsieur François nous a promis, ne paraît point.

FRANÇOIS, *à part.*

Allons, voilà madame la comtesse à présent.

LE COMTE.

Allons, monsieur François, il ne faut pas que le service languisse... Votre protégé doit avoir endossé ma livrée... Qu'il paraisse.

FRANÇOIS.

C'est impossible, monsieur le comte.

LE COMTE.

Comment !

FRANÇOIS.

Vous me voyez désespéré... Mon protégé est un sot qui ne comprend pas tout ce qu'il y d'honorable pour lui, d'entrer à votre service.

LE COMTE ET LA COMTESSE.

Il refuserait !

Air : *ah ! quel coup !*

Ah ! c'est un impertinent !
Comment faire maintenant,
Nous voilà
Rien ne va,
Et ce soir tout manquera.
(*à François.*)
Sur vous nous avions compté,
C'est une déloyauté,
Et jamais entre nous
Je n'aurais cru ça de vous.

LE COMTE.

J'ai votre parole,

FRANÇOIS.

Cela me désole.
(*à part.*
Répondez pour les gens,
Et placez donc vos parens !
Refuser un maitre.

LE COMTE.

Que veut-il donc être ?

FRANÇOIS.

L' croira-t-on ? il prétend
Qu'il veut êtr' libre et content.

ENSEMBLE.

Ah ! c'est un impertinent, etc.

LA COMTESSE.

C'est affreux, voilà notre fête manquée...

FRANÇOIS, *s'avançant entre eux avec chaleur.*

Eh bien ! non !.. non, madame... rien ne manquera ;

c'est moi... moi, François, qui me charge de tout réparer.

LE COMTE ET LA COMTESSE.

Qu'entends-je?

FRANÇOIS.

Ma femme passe la soirée chez la greffière... Il n'y a chez monsieur le comte que des gens de cour; je rends service à des voisins, j'acquitte ma parole et je me fais plaisir. (*Prenant la livrée.*) Arrive qui plante.

LE COMTE ET LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

FRANÇOIS.

Quee suis votre valet pour aujourd'hui.

LE COMTE.

Vous, voisin, je ne souffrirai pas.

FRANÇOIS.

Monsieur le comte ne voudrait pas m'humilier en refusant mes services.

LA COMTESSE.

C'est pousser trop loin l'obligeance, et nous devons nous opposer.

FRANÇOIS.

Madame la comtesse a trop de délicatesse pour me repousser. Je vous ai promis un valet, il faut que vous l'ayez. Je connais mon devoir.

LE COMTE.

Air : *Vaudeville de la Chasse au Renard.*

Monsieur François, ce n'est pas votre rôle.

FRANÇOIS.

En le prenant je fais ce que je dois.
Monsieur, je viens acquitter ma parole;
Vous ne pouvez me refuser, je crois.
Vous même ici, je vous prends pour arbitres,
Vous me croyez le plus gauch' des valets,

(Il tire des papiers de sa poche, et les leur donne.)

Tenez, tenez... examinez mes titres,
Et vous verrez que j' vaux mieux qu' je n' parais.

(*Il se sauve au château.*)

SCÈNE XIX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *stupéfaits.*

LE COMTE.

Monsieur François! monsieur François!.. Il est déjà au château.

LA COMTESSE.

Quel homme singulier!

LE COMTE.

Il est tout-à-fait fou... Mais, voyons ces papiers. (*il lit.*) « Je soussigné, certifie que le nommé François m'a servi fidèlement en qualité de valet-de-chambre. » Eh mais! ce sont des certificats.

LA COMTESSE, *regardant les signatures.*

Le baron d'Asti, le chevalier Dorville, le marquis de Sénange. Pas de doute, monsieur François est un valet en retraite.

LE COMTE.

Et voilà ses états de services. Parbleu... je ne m'étonne plus de toutes ses prévenances... Chassez le naturel, il revient au galop.

LA COMTESSE.

Et moi qui ai invité sa femme et sa nièce.

LE COMTE.

Il faut les faire prévenir de ne pas venir.

LA COMTESSE.

Non, non, mon ami... Notre voisine a un caractère tout opposé à celui de son mari; elle est fière, et sa vanité ridicule lui persuaderait que nous avons voulu nous moquer d'elle : il ne faut humilier personne, j'ai promis d'envoyer chercher ces dames pour le bal.

LE COMTE.

Je crois que je les entends.

LA COMTESSE.

Venez, vous saurez mon projet. (*elle entraine le Comte.*)

SCÈNE XX.

Mme FRANÇOIS, JULIENNE.

Elles sont parées, madame François est en toilette,

bien élégante et bien ridicule ; plumes, rubans, etc.

Mme FRANÇOIS.

Air : *de la Mairie.*

J'en perds la tête,
Ah ! quelle fête,
Mon mari sera stupéfait.
Parmi les duchesses
Et les comtesses,
Mon effet
Doit être parfait.

Julienne, donne-moi mon cachemire de mérinos. (*Elle le met sur son bras.*) Je voudrais que mon mari me vît comme cela.

JULIENNE.

Vous le réveillerez quand vous rentrerez.

Mme FRANÇOIS.

Il n'y a qu'une chose qui me contrarie, c'est que tout le village ne sera pas témoin de mon entrée dans ce château.

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, BLAIREAU, *il est au comble de la joie.*

BLAIREAU.

Julienne ! Julienne !.. Madame François.

JULIENNE.

Ah ! c'est mon cousin.

BLAIREAU.

Sûr'ment qu'c'est moi.

Air : *Vîte en avant deux.*

Vivent les parens
Qui meurent dans les Indes.
Vivent les parens
Qui sont de bons enfans.
Plumez les faisans,
Les canards et les dindes,

Et pour le festin,
Tirons du meilleur vin.

JULIENNE.

Ah! mon Dieu! est-ce que l'amour lui aurait tourné la tête.

BLAIREAU.

Pleurons
Mais surtout chantons.
Tristesse,
Allégresse,
Ici doivent sans cesse
Nous faire sans nul orgueil,
Rire de la bouche, et pleurer de l'œil.

Mme FRANÇOIS.

Mais, qu'est-ce qu'il a donc, le cousin?

JULIENNE.

Blaireau, mon cher Blaireau.

BLAIREAU.

Vivent les parens, etc.

Mme FRANÇOIS.

Blaireau, si tu ne parles pas, tu n'auras pas Julienne.

BLAIREAU.

Oh! là, là! ça m'rend la parole... Eh bien donc, qu'est-ce que vous voulez savoir?

JULIENNE.

Le sujet de ta tristesse.

Mme FRANÇOIS.

Et celui de ta joie.

BLAIREAU.

Le sujet de ma tristesse, le voici... Mon oncle Martin est mort dans les Indes.

JULIENNE.

Ah! le pauvre homme.

BLAIREAU.

Pas si pauvre, puisqu'il me laisse cent-cinq mille francs pour me prouver son amitié... V'là le l'sujet de ma joie.

Vivent les parens, etc.

Mme FRANÇOIS.

Comment, tu as hérité.

JULIENNE.

De cent cinq mille francs.

BLAIREAU.

Que je donne à mademoiselle Julienne, en échange de son cœur et de sa main, qui valent des millions.

JULIENNE.

Ce bon cousin.

BLAIREAU.

Cent-cinq mille frans... Dieu de Dieu! le sort est-il juste! Ma cousine, c'est pour le coup qu'il faut nous marier tout de suite.

JULIENNE.

C'est bien vrai çà...

BLAIREAU.

Air *des Amazones.*

Faut profiter d'une chance opportune,
Pour être heureux ne perdons pas de temps.
Je suis joyeux d'avoir de la fortune,
Pour ell', pour moi, surtout pour nos enfans.
Ces p'tits marmots vont-ils être contents.
Marions-nous sans tarder davantage,
Marions-nous, j'ai là tous mes papiers.
Quand on a fait un si bel héritage,
Faut s' dépêcher de fair' des héritiers,
Oui, je veux avoir des héritiers,
Nour allons faire des héritiers.

Puisque vous voilà, retournons vîte chez le notaire pour le contrat.

Mme FRANÇOIS.

Çà ne se peut pas ce soir, nous allons en soirée chez M. le comte.

BLAIREAU.

Bah! j'y viens avec vous...

Mme FRANÇOIS.

Ah! tu n'es pas prié.

BLAIREAU.

Qu'est-ce que ça fait... je me prie... Quand on a cent

cinq mille francs qui ne doivent rien à personne, on peut se présenter partout.

Mme FRANÇOIS.

Oh! ça ne se fait pas comme ça dans le grand monde; d'ailleurs tu es en veste.

BLAIREAU.

Ah! c'est une raison... j'suis en veste... et il faut être en redingotte pour aller en société... J'm'en vas joliment m'en faire faire une à présent... vert pomme avec des boutons larges comme ça... (*On entend la musique du bal.*) Qu'est-ce que c'est que ça.

JULIENNE.

C'est le bal du château qui commence.

Mme FRANÇOIS.

Apprête-toi, Julienne, le premier valet de chambre de madame la comtesse va venir nous chercher.

SCÈNE XII.

Les mêmes, FRANÇOIS, *il est en grande livrée.* (*il fait un peu nuit.*)

FRANÇOIS, *à lui-même.*

Madame la comtesse m'a chargé de venir recevoir deux grandes dames qui attendent à cette porte.... Ah! les voilà..... Mesdames, ma maîtresse m'a chargé..... Ma femme!

Mme FRANÇOIS.

Mon mari!

JULIENNE.

Mon oncle!

BLAIREAU.

Mon cousin!

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Air *nouveau de M. Blanchard.*

MADAME FRANÇOIS.

Quoi mon mari sous la livrée,
C'est une horreur en vérité,
De cet affront je suis outrée,
Conçoit-on cette indignité.

JULIENNE ET BLAIREAU.

Calmez, calmez votre colère.

MADAME FRANÇOIS.

Quel est ce nouveau
Vertigo?

FRANÇOIS.

Vous alliez rir' chez la greffière,
J'allais m' divertir au château.

ENSEMBLE.

MADAME FRANÇOIS.

Dieu ! mon mari sous la livrée, etc.

JULIENNE.

Dieu son mari sous la livrée, etc.

FRANÇOIS.

Oui, j'avais repris la livrée,

BLAIREAU.

Il est fort bien sous la livrée, etc.

SCÈNE XXIII.

Les mêmes, LE COMTE ET LA COMTESSE.

LE COMTE.

Calmez-vous, mes bons voisins, calmez-vous... il n'y a chez moi que des gens de Paris, et tout le monde dans le village ignorera cette aventure... personne n'a encore vu M. François sous la livrée, et je me gênerai un peu ce soir, pour me passer de ses services.

FRANÇOIS.

Comment, monsieur le comte me destitue déjà.

LA COMTESSE.

Nous vous rendons à madame François qui nous en voudrait trop.

Mme FRANÇOIS.

C'est bien fait... c'est une leçon pour vous, M. François, cela vous apprendra à vouloir toujours vous placer dans une classe au-dessous de votre fortune.

FRANÇOIS.

Et toi, ma femme, ça t'apprendra à vouloir aller avec des gens au-dessus de ton état.

Mme FRANÇOIS.

Madame la comtesse, d'après cela, nous vous rendons

votre invitation. (*à part.*) Je l'ai toujours dit : je ne peux pas souffrir cette femme-là.

LA COMTESSE.

Oui, mais demain nous nous occupons du mariage de Julienne.

BLAIREAU.

Oui, madame la comtesse, mais moi j'vas m'en occuper dès ce soir.

FRANÇOIS.

Oh! toi, toi, qui m'as forcé à prendre cet habit pour tenir ma parole, je te prouverai que j'ai du caractère, et tu n'épouseras Julienne que lorsque tu auras une bonne maison.

BLAIREAU.

J'en ai une, mon cousin, et le notaire m'a dit qu'elle était belle et bonne.

FRANÇOIS.

Ah! et quel est ton maître?

BLAIREAU.

Mais mon maître! c'est un gaillard qui se fera bien servir, mais qui ne me fera pas travailler plus que je ne voudrai.

FRANÇOIS.

Mais enfin quel est-il? est-ce un duc, un comte, un marquis?

BLAIREAU.

C'est mieux que ça, cousin... c'est un Picard! c'est moi.

FRANÇOIS.

Que veux-tu dire?

BLAIREAU.

Que j'ai hérité d'mon oncle et que j'achète la maison et la ferme de grand-Jean, votre voisin.

FRANÇOIS.

Comment, Blaireau, tu as hérité!... ah! mon ami... la belle perspective!.. cherche vîte une bonne condition... place ton argent, prends un maître... donne-toi du bon temps, pendant dix ou douze ans, et tu te marieras ensuite.

BLAIREAU.

Du tout... du tout... je me marie tout de suite et j'entre au service de ma femme.

LE COMTE.

Et vous avez raison, M. Blaireau, tous les service monde ne valent pas celui d'une jolie femme.

FRANÇOIS.

On voit bien que M. le comte n'a jamais servi.

LE COMTE.

Air *de la Contredanse de la leçon de danse.*

Allons, amis, que tout rentre à sa place,
Que la raison règle tous nos désirs,
Les gens heureux ne forment qu'une classe.
Pour chaque étage, il est de vrais plaisirs.

TOUS.

Allons, amis, etc,

JULIENNE, *(à Blaireau.)*

Le même amour aujourd'hui nous enflamme
Ne cherche pas ailleurs un autre bien,
Tu s'ras toujours dans l' cœur de ta p'tit' femme,
Il faut rester où l'on se trouve bien.
Allons, amis, etc.

LA COMTESSE.

Les jeux, les ris, chez nous ont pris naissance,
De les bannir on trouva le moyen.
Plaisirs, bonheur, ne quittez plus la France,
Il faut rester où l'on se trouve bien.
Allons, amis, etc.

BLAIREAU.

Combien de gens sur la terre et sur l'onde,
Sautent le pas en cherchant un grand bien ;
Moi je n' veux pas partir pour l'autre monde,
Il faut rester où l'on se trouve bien.
Allons, amis, etc.

Mad FRANÇOIS.

Dans votre bal par ma mise nouvelle
J'aurais brillé ce soir, je le soutien.
Monsieur, chez moi je me trouve encor belle.

LE COMTE.

Il faut rester où l'on se trouve bien.
Allons, amis, etc.

FRANÇOIS, *(au public.)*

Air : *du Verre.*

Messieurs, je suis votre valet,
Et je n'ai jamais trop d'ouvrages ;
Ah! si mon service vous plait,
Que votre main double mes gages.
Chez nous, sans regarder aux frais,
Que chaque jour la foule abonde,
Et je ne me plaindrai jamais
D'avoir à servir trop de monde.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BRIEF

PQA

0009285

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 09 06 10 039 7